

<https://lepetitjournaldemenou.fr/spip.php?article327>

L'ARGONNE DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE souvenirs de Marc HUSSENET (suite)

- Revue N°15 -
Date de mise en ligne : jeudi 21 mars 2002

Copyright © Sainte Ménehould et ses Voisins d'Argonne - Tous droits

réservés

1942 " Une fausse joie

-----De nombreux véhicules allemands étaient en stationnement sur la place. Une sentinelle faisait les cent pas, la nuit, de l'école à la place. Au printemps 1942, grand branle bas : les chauffeurs des divers engins s'affairaient pour un départ que l'on croyait imminent. En effet, dans un ordre parfait, le convoi se met en route et prend la direction de Villers, au grand soulagement des habitants.

-----Mais, une heure plus tard, environ, ils reviennent par la route de Sainte-Ménéhould. Ce n'était qu'un exercice, au grand dépit des gens de Verrières. L'un des Allemands dit à un groupe d'habitants qui commentait à voix basse l'événement : « *Les poches sont refermées !* »

-----Mais quelques semaines plus tard, ce fut un départ définitif des véhicules de la troupe et de la kommandantur. La guerre avec la Russie, ce n'était pas une mince affaire, il fallait du renfort. Avec le départ de nos occupants, c'était un soulagement, mais ce n'était pas la fin des restrictions et des contrôles.

-----Début 1942, fut ordonnée la réquisition des chevaux. Je partis à Châlons avec notre jument « Lisette ». Il y avait sur une place un rassemblement de dizaines et de dizaines de chevaux, qu'il fallait faire trotter devant un jury composé d'officiers allemands, vétérinaires. « Lisette », hélas, fut reconnue apte et conduite directement dans un wagon. Vraisemblablement destinée au front russe. Je touchais immédiatement 52.000 anciens francs en billets. Mais j'étais triste de perdre une aussi bonne jument qui allait périr dans les steppes enneigées de Russie.

-----Les réquisitions se poursuivaient. Chaque agriculteur était contingenté et devait fournir tant de douzaines d'oeufs par mois, tant de quintaux d'avoine. Un contrôleur français montait dans le grenier et évaluait le nombre de quintaux qui nous restait et fixait la part à livrer. J'avais une réserve de sept à huit sacs, cachés dans un petit grenier, où se trouvait l'harmonium. Une armoire masquait l'entrée.

-----J'avais acheté, contre un jambon et de l'eau de vie, un petit moulin à farine, qui, chaque dimanche matin, moulait du blé pendant que je soignais les bêtes. Les clients ne manquaient pas. Je leur vendais à un prix plus que raisonnable, ainsi que des pommes de terre. J'ai pu, la tête haute, assister et quelque peu, participer à la libération de Sainte-Ménéhould, ce qui ne fut pas le cas de certains cultivateurs, qui durent rentrer chez eux prestement, sous la vindicte de leurs « clients ».

La libération (30 août 1944)

-----Un groupe d'Allemands arrive à Verrières et réquisitionne des granges pour y passer la nuit. Un officier demande à coucher à la maison. Sympathique et conscient de la gravité de la situation, il est levé de bonne heure. Il fait sa toilette, torse nu, dans la cour, au robinet près de l'auge où buvaient chevaux et vaches. Vers 10h00, une forte explosion se fait entendre. « *Ce doit être un de nos camions qui saute* » me dit-il dans un assez bon français. En fait, c'était le pont de l'Aisne, entre la maison GALLI et les écoles, qui sautait. Dans la soirée, le bruit courait que les Américains étaient à Châlons et que des éléments avancés étaient à Dommartin la Planchette. Nous étions renseignés par notre voisin, facteur, Monsieur LAMBERT, qui pouvait joindre par téléphone ses collègues.

-----En cas de coup dur, on pouvait se mettre à l'abri dans la cave jouxtant le jardin. Il y avait, au dessus, deux mètres de trèfle en vrac Sans rien dire, je saute sur mon vélo, un panier au guidon pour donner le change et me rend à « Haut la route », le plus haut point du coin. Je monte au plus haut. De là, j'avais une vue très bonne sur la route de Châlons. Je voyais nettement la trajectoire des obus en direction de la ville.

-----C'étaient les Américains, à n'en pas douter. Quelle joie !

-----Il commençait à faire sombre, il fallait rentrer. En arrivant au pays, changement de décor. Je croyais les Allemands partis. Mais une mitrailleuse était en position dans la descente du « Voissieux » et des Allemands, dos au mur, armes à la main, semblaient attendre l'arrivée des Américains Je rentre sans encombre chez nous. Je me fais

copieusement enguirlander :

----- « *Mais où étais-tu ?* »

----- *Mais, tu vois, je viens de voir s'il y avait des pommes !*

----- *Les Allemands sont revenus !*

----- *Mais je viens de les voir, ils ne m'ont rien dit !* »

-----J'entends, sans comprendre, la conversation animée d'un groupe de soldats que je ne vois pas. J'entends, arrivant à toute allure, un side-car qui descend la côte de Menou et s'arrête pile devant le groupe. La conversation s'anime. Puis un bruit de moteur en direction du village. Je descends quatre à quatre du jardin et me précipite vers l'écurie des chevaux et regarde par le volet entrouvert. Les soldats, tout à l'heure dos au mur, sont partis. La mitrailleuse n'est plus en place. Sans aucun doute, le side-car était parti aux abords de Sainte-Menou et venait dire à ses camarades que les Américains étaient dans la ville et qu'il fallait au plus vite déguerpir, s'ils ne voulaient pas être coincés. Je viens dire à l'équipe qui était dans la cave : « *Vous pouvez sortir, les Allemands sont définitivement partis !* » Quel soulagement !

-----La nuit était presque tombée. Je sors et je vois un soldat Allemand sans arme, hébété. Nous lui faisons lever les bras en l'air et le fouillons. Nous trouvons une simple balle dans sa poche. Un grondement sourd au nord-ouest indiquait que les chars lourds arrivaient en direction de Sainte-Ménéhould. L'Allemand nous dit : « *Americaner fertig !* ». Il nous fait comprendre qu'il veut être prisonnier des Américains, mais pas des « terroristes ». Il couche sur un tas de paille, dans la grange en face, exténué.

Jeudi 31 août 1944

-----Je me mets en rapport avec Maurice JAUNET, un résistant de Sainte-Ménéhould. Je lui signale la présence, chez moi, d'un Allemand. Il me dit :

-----« *Les Américains ne font pas de prisonniers, ils laissent ce soin à la résistance locale, je m'en occupe* ». Je vais réveiller mon « hôte » et le fais rentrer à la cuisine où Madeleine lui donne un bol de lait et du pain. Une demi-heure se passe ; on frappe à la porte. Je vais ouvrir. Trois résistants, venus à pied, conduits par l'instituteur BIGORGNE, me demandent :

----- « *Où est le Boche ?* »

----- *A la cuisine, dernière porte à droite* ».

-----Il tourne la poignée et ouvre la porte avec sa mitraillette !

Faut-il en rire ? Il est sorti « manu militari » de la maison et reconduit à Menou, encadré par les résistants fiers de leur « prise ». aujourd'hui, je pense, le pauvre a dû m'en vouloir de l'avoir livré aux « terroristes ».

-----Ce 31 août 1944, je pars à Sainte-Ménéhould. Sur la place d'Austerlitz, il y a un attroupement. Je m'approche de ces badauds vociférants : « *Salope, putain* ».

-----Une fille est assise sur une chaise, sanglotant. Je la reconnais, c'est Mademoiselle X. Muni d'une tondeuse, un résistant lui coupe les cheveux à ras. D'autres filles attendent leur tour. J'ai su, un peu plus tard, qu'ils avaient cherché en vain d'autres filles. En 1940-41, je les avais vues, ensembles, plusieurs fois, au cinéma « le Casino », en compagnie de jeunes Allemands. Mais je pense que cela n'allait pas plus loin. D'autres filles ou femmes du château, pour ne parler que d'elles, avaient bien davantage collaboré et on les avait « oubliées » !

-----Je ne m'attardai pas et descendis la rue Chanzy. Dans la cour du collège, des prisonniers Allemands étaient

alignés et « passés en revue » par Madame CHANTEREINE (une résistante quelque peu contestée) et je la vois gifler magistralement l'un d'eux.

-----Il ne faut pas oublier que dans ce même collège, huit jours plus tôt, siégeait la gestapo de la rue de la Pompe de Paris, qui se repliait. Un gros enfin stationnait au milieu de la cour, le moteur ronflant à pleine gomme, pour que l'on n'entende pas les hurlements de douleurs des résistants, interrogés dans les caves de ce collège. Etant chez le coiffeur JAUNET, en face, je l'ai entendu et compris !

Alors, je rencontre le sergent de ville, David, avec lequel je m'étais lié d'amitié, en 1941, lors du transfert des corps des soldats Français au cimetière des « Vertes Voyes ». Nous rencontrons l'ingénieur des Ponts et Chaussées SCHANDELER qui nous dit :

-----« Il paraît qu'il y a encore des « boches » cachés dans les caves des maisons de Chanzy et ils tirent par le soupirail ! Allez, HUSSENET, allons voir ça ! »

-----Il me confie une lampe de poche et nous commençons par la cave de Monsieur COUSINAT. La maison est détruite, mais l'entrée de la cave possible. « *Je passe devant* » me dit-il, le revolver à la main. « *Tu m'éclaires !* » J'avoue que je n'étais pas tellement rassuré, car si « boche » il y a, la première balle sera pour l'éclaireur, mais la cave était vide, hormis quelques bouteilles. Rien de plus dans les caves voisines.

-----Ce n'était qu'un bruit comme il en courait beaucoup ce jour-là.

-----Je retrouve Georges DAVID, agent de police, qui avait réquisitionné une camionnette pour ramasser dans la ville les soldats Allemands tués. Je l'accompagne rue Chantereine. L'un gît sur le trottoir en face de l'étude de maître SERRE, notaire à cette époque, la tête dans le caniveau rougi par le sang. Ils est chargé, sans ménagement, au-dessus des autres.

-----Dans les ruines de la maison SCHANDELER, détruite, sous une tôle, c'est le corps d'un commandant Allemand, camouflé là. Il avait été tué d'une charge de chevrotines par Monsieur V., de sa lucarne de grenier, faisant face à la gendarmerie où l'officier allait entrer. Celui-ci venait de rencontrer Maurice JAUNET et de lui dire qu'il allait donner l'ordre à ses hommes de cesser toute action hostile.

-----Parlant de ce geste insensé de Monsieur V., Monsieur Georges CLAUSE, historien, dira : « *sinistre exploit d'un résistant de dernière heure* ». Cet acte sans gloire aurait pu avoir de graves conséquences pour la population, car à ce moment, des Allemands occupaient encore la ville.

-----Cet officier, petit, trapu, crâne pelé, fut chargé, comme ses hommes, dans la camionnette. Son képi lui avait été enlevé par Marcel NAUDIN de Verrières, qui l'avait mis dans sa musette.

-----J'ai assisté à l'inhumation de ces soldats. Une fosse commune avait été creusée aux « Vertes Voyes ». Le commandant et ses hommes (une dizaine, si mes souvenirs sont exacts) y furent placés côte à côte et des prisonniers Allemands jetèrent les premières pelletées de terre ; une pierre de gaize tombe sur le crâne du commandant. Je m'écriais : « *Mettez au moins de la paille !* »

-----Je fus entendu ; des prisonniers allèrent chercher quelques gerbes de blé dans un champ voisin et recouvrirent les corps.

-----Pour la petite histoire : le képi du commandant Allemand, conservé par NAUDIN, servit à Monsieur Jean BERTRAND, en mai 1945. Il interprétait le rôle du capitaine VON CHEMNITZ dans le « Comte du Maquis ». Je tenais celui du lieutenant Albert (nom de la résistance).

-----Drame en trois actes composé par Monsieur BERTRAND père, cette oeuvre fut présentée cinq fois : deux fois à Verrières, une fois à la Neuville-au-Pont et deux fois au « Casino » de Sainte-Ménéhould.

-----Elle fit partout salle comble, au lendemain de l'occupation, les gens étaient sensibilisés.

-----A la séance du 16 mai à Sainte-Ménéhould, on remarqua, au premier rang, le sous-préfet de la Libération, Monsieur NOIZET, entouré de plusieurs officiers Américains. La philharmonie ménéhildienne de l'époque prêtait son concours.

[<https://lepetitjournaldemenu.fr/local/cache-vignettes/L200xH300/albert-fad8e.jpg>] -----A la fin de cette

représentation, Monsieur Jean BERTRAND écarta le rideau et s'avança sur l'avant-scène, pour remercier le public. Il était en tenue de scène. Il fut conspué par toute la salle. Il rentra sur scène pour ôter son képi et sa veste d'officier Allemand et de nouveau se présenta au public, qui, debout, lui fit une ovation. Il avait magistralement interprété son rôle !

-----S'il n'avait pas été, quelque temps plus tard, muté à Bruxelles dans les fonctions de directeur-adjoint des Ets SANDERS, nous étions sollicités par d'autres villes, entre autres, Montargis. Monsieur BERTRAND père avait effectué une demande pour que notre troupe participe au concours des théâtres amateurs en région parisienne.